

ROCÍO MOLINA

Rocío Molina fait ses premières apparitions scéniques avec María Pagés à l'âge de 17 ans. À 21 ans, elle crée sa première pièce *Entre paredes* et s'impose comme une artiste majeure de la scène flamenco en Espagne où elle est considérée comme l'une des meilleures *bailaoras* de son époque. Elle a reçu de nombreuses distinctions dont le Prix national de danse pour « son apport à la rénovation de l'art flamenco, sa souplesse et sa force comme interprète capable de dominer avec liberté et audace les registres les plus divers ». Elle est invitée pour la première fois au Festival d'Avignon. Rocío Molina est artiste associée à Chaillot-Théâtre national de la danse.

ET...

TERRITOIRES CINÉMATOGRAPHIQUES

Impulso, de Emilio Belmonte,
rencontre avec Emilio Belmonte et Rocío Molina,
le 9 juillet à 11h, cinéma Utopia-Manutention

ATELIERS DE LA PENSÉE

Dialogue artiste-spectateurs
avec Rocío Molina et l'équipe de *Grito Pelao*,
le 10 juillet à 16h30,
site Louis Pasteur Supramuros de l'Université d'Avignon

GRITO PELAO

Deux générations de femmes sont réunies dans ce nouvel opus de Rocío Molina sur le désir d'enfant. Un sujet à la fois intime et militant qui – de l'aveu même de l'icône du flamenco contemporain – rompt avec ses habitudes virtuoses, sophistiquées et en même temps sensuelles et indomptées. Comment danser cet état de transformation du corps et de fabrication d'un corps ? La question est cruciale pour cette artiste qui connaît le succès dès son plus jeune âge et n'a aucunement l'intention de séparer sa vie de femme, de danseuse et de (future) mère. Pour elle, faire un choix serait « un châtiment ». Aujourd'hui, elle danse ce renouveau sous le regard de sa mère, Lola Cruz, présente au plateau, et de la chanteuse Sílvia Pérez Cruz, une homonyme louée pour sa voix surprenante teintée de jazz et éraillée de mélancolie profonde. Ensemble, elles vont chercher une émotion fulgurante dont la mélodie naît de l'équilibre entre passion et rythme.

Three women sing and dance maternal love. A trio in which a woman dances the fears, doubts, and hopes her desire for motherhood awakens.

DATES DE TOURNÉE APRÈS LE FESTIVAL

- 18 et 19 juillet 2018, Festival Grec, Barcelone (Espagne)
- 7 août, Teatro Cervantes, Málaga (Espagne)
- 18 et 19 septembre, Bienal Flamenco, Séville (Espagne)
- 22 et 23 septembre, Teatro Principal, Saragosse (Espagne)
- 26 au 28 septembre, Teatros del Canal, Madrid (Espagne)
- 2 au 4 octobre, Théâtre de Nîmes
- 9 au 11 octobre, Chaillot-Théâtre national de la danse, Paris

72^e
ÉDITION

Pour vous présenter cette édition, plus de 1750 personnes, artistes, techniciens et équipes d'organisation ont uni leurs efforts, leur enthousiasme pendant plusieurs mois. Plus de la moitié relève du régime spécifique d'intermittent du spectacle.

#DANSE
#GRITPELAO
#ROCIOMOLINA

FESTIVAL-AVIGNON.COM



#FDA18

Feuille de salle disponible en anglais auprès de nos agents d'accueil
Ask our staff for an English version of this leaflet

Peinture © Claire Tabouret, *La Grande Camisole*, 2014, photo © Amik Wetter
Licence Festival d'Avignon : 2-1069626 / 3-1069629



FESTIVAL
D'AVIGNON

GRITO PELAO
ROCÍO MOLINA

6 7 8 9 10 JUILLET 2018
COUR DU LYCÉE SAINT-JOSEPH

CRÉATION

FONDATION
CREDIT
COOPÉRATIF

GRITO PELAO

ROCÍO MOLINA

(Séville)

CRÉATION

Durée estimée 2h

Avec Lola Cruz, Rocío Molina Cruz, Sílvia Pérez Cruz
Et Eduardo Trassiera (guitare), Carlos Montfort (violon),
José Manuel Ramos "Oruco" (compás), Carlos Gárate (musique électronique)

Conception et chorégraphie Rocío Molina

Direction artistique Carlos Marquerie, Rocío Molina et Sílvia Pérez Cruz

Dramaturgie et lumière Carlos Marquerie

Concept musical, composition et paroles Sílvia Pérez Cruz

Composition musicale (flamenco) Eduardo Trassiera

Paysage sonore Carlos Gárate

Espace scénique Carlos Marquerie, Antonio Serrano, David Benito

Assistanat à la mise en scène et à la chorégraphie Elena Córdoba

Costumes Cecilia Molano

Assistanat costumes Esmeralda Dias et Emilia Ecay

Direction technique et régie lumières Antonio Serrano

Régie son Javier Álvarez et Juan Casanovas

Vidéo et machinerie David Benito

Régie plateau María Agar Martínez

Extrait texte poème de Sylvia Plath, *For a fatherless son*

Production Danza Molina

Assistanat de production Magdalena Escoriza

Direction exécutive Loïc Bastos

Coproduction Chaillot-Théâtre national de la danse, Grec 2018

Festival de Barcelona Instituto de Cultura Ayuntamiento de Barcelona,

Festival d'Avignon, Théâtre de Nîmes Scène conventionnée danse

contemporaine, Biennale de Flamenco de Séville

Avec le soutien de Inaem Ministère de la Culture espagnol

et pour la 72^e édition du Festival d'Avignon :

Ambassade d'Espagne en France, Spedidam

Avec l'aide de Festival Temporada Alta (Gérone), Teatros del Canal (Madrid)

Spectacle créé le 6 juillet 2018 au Festival d'Avignon.

Intime et militante, cette création vous permet d'aborder l'homosexualité féminine et le désir d'enfant. Comment avez-vous lié ces deux sujets ?

Rocío Molina : Il s'agit d'une intimité que toute femme n'a pas forcément envie ou besoin de partager. Quand on est célibataire – homosexuelle ou non –, le désir d'être mère va de pair avec certains conflits, doutes, craintes et émotions qu'il faut assimiler avant de prendre la décision d'avoir un enfant. Ces émotions grandissent sans que l'on sache trop d'où elles ont surgi. Elles sont liées à l'instinct et, en même temps, à des sentiments tels que la solitude, l'orgueil : l'on en vient à remettre en question le modèle social et familial en vigueur, on s'interroge soi-même sur sa fertilité, sur son aptitude à renoncer, à aimer... On peut aussi se surprendre à réfléchir à l'absence de figure masculine, qui est nécessaire dans ce processus mais qui pourtant est invisible. Rien de tout cela ne me conduit à interroger ma sexualité, mais il est vrai que des fantômes sont susceptibles de faire leur apparition, comme la solitude, qui conduit d'abord à la peur mais qui, au final, est source de courage et pousse à la création d'une identité forte. Au bout du compte, on en arrive à ce qui fait notre force et nous empêche de douter : l'amour. On finit par comprendre que tout ce processus est vivant, et que la pièce l'est donc aussi ; tout est en mouvement constant et il faut simplement le danser, le raconter, le chanter, le crier.

Comment s'inscrit cette nouvelle création dans votre parcours ? Quel a été son *impulso*, comme vous appelez le point de départ de chacune de vos recherches ?

Cette création s'avère être quelque chose d'absolument nécessaire dans ma carrière et dans ma vie, elle est comme l'occasion de renaître. J'avais besoin de lever le pied, de m'arrêter ; d'un point de vue artistique, je n'éprouvais plus de satisfaction à continuer à montrer ma force, ma résistance, ma virtuosité ; tout cela n'a plus de sens à mes yeux, cela ne me comble plus. Est venu le moment de la quiétude, le moment de découvrir que la force est ailleurs et qu'elle naît d'une autre sensibilité. Stopper mon corps est le plus grand défi que j'aie jamais eu à relever. Ce qui a impulsé cette création, c'est le fait de constater que le désir de créer un être vivant était devenu plus fort que tout, plus fort que moi, et que j'étais incapable de lutter contre cela. Alors j'ai commencé cette série d'*impulsos*, dont le point de départ fut ma rencontre sur scène avec Sílvia Pérez Cruz. Peu à peu, nous découvrons et nous créons une sorte de levain qui n'avait pas existé jusque-là, quelque chose de totalement inconnu pour nous deux.

Vous avez planifié votre grossesse. Que signifie pour vous de danser enceinte, avec un corps en pleine transformation, métamorphose, en train de fabriquer lui-même ?

Je ne choisis pas entre vouloir être mère et arrêter de danser. Pourquoi faire les deux en même temps ? Parce que c'est ma raison d'être en ce moment. Si je devais interrompre ma carrière pour combler ce désir, cela deviendrait pour moi le pire des châtements. Je ne peux pas choisir entre les deux, je choisis de danser cet enfant, de danser pour lui, de danser ensemble si possible. Pour moi, la force réside dans le fait de partager cette intimité et cette transformation. Je veux raconter ce qui va arriver à mon corps vivant. Qu'il y ait grossesse ou pas, ma quête a déjà porté ses fruits : le simple fait d'avoir freiné mon corps pour pouvoir réaliser ce désir a affecté

ma façon de danser, mon mouvement, il y a déjà eu transformation. Danser cette transformation, c'est ce que j'ai fait tout au long de ma carrière, cela revient à raconter ma vérité, mon moment.

Sur scène, vous dansez avec votre mère, Lola Cruz, et la chanteuse Sílvia Pérez Cruz. Comment avez-vous travaillé ensemble ?

Ma rencontre avec Sílvia Pérez Cruz est la plus grande expérience scénique que j'aie jamais eu l'occasion de partager avec qui que ce soit jusqu'ici. C'est elle qui m'a montré la grandeur que je cherchais pour ce nouveau projet. Nous avons momentanément arrêté le temps et nous avons compris que ce qui avait eu lieu sur scène ne pouvait pas rester inaperçu, il fallait forcément être à l'écoute. Sílvia m'a proposé de repartir à zéro, de prendre comme point de départ sa voix et nos corps et mon mouvement, afin de créer quelque chose que nous ne connaissions pas encore. Voilà comment tout cela a surgi. Voilà comment nous sommes en train de créer cet enfant, cette créature, à nous deux. Comment la figure de ma mère a-t-elle surgi ? Disons qu'une chose était claire pour moi : j'avais besoin d'une présence mais je ne voyais pas très bien quel genre de présence, je savais juste qu'elle ne pouvait être ni esthétique ni correcte ; il fallait qu'elle soit aussi austère que possible, qu'elle s'éloigne du professionnalisme et de la perfection. Je voulais une présence qui, par le simple fait d'être sur scène, immobile, les bras le long du corps et sans rien faire, ait de la force et dise des tas de choses, ou bien puisse arracher une larme, émouvoir, sachant qu'une fille, la fille de quelqu'un, est présente sur scène, qu'elle est peut-être enceinte, et qu'il y a aussi une autre femme qui est mère d'une autre fille, et qui, par hasard, porte le même nom que ma mère. Toutes les trois nous portons un même nom de famille : Cruz. Cette présence ne pouvait être que ma mère, qui s'insérait à la perfection dans cette histoire de femmes... Dans cette « chaîne de femmes », comme la nomme Sílvia. Les trois piliers de notre travail sont : zéro scrupule, zéro ego et engagement maximal.

Votre manière de chorégrapier est plus proche de la danse contemporaine que du ballet flamenco. Comment avez-vous conçu cette création ? Quelle sera sa structure ?

C'est une nouvelle façon de créer, à trois : Sílvia, Carlos Marquerie et moi. Et puis, sur scène, pour une pièce comme celle-ci, j'avais vraiment besoin d'être accompagnée par une artiste avec autant de force et de caractère que moi, et c'est le cas de Sílvia. Le travail consiste à ne pas structurer mais à observer, à laisser la matière émerger, laisser les relations se nouer sans rien forcer. Pas de pas, pas de chorégraphie, pas de thème, rien que la relation de ces trois femmes. Et, surtout, prêter attention à l'endroit d'où surgit une main en mouvement, une voix, un mot, une danse, un cri. C'est ainsi que les corps, les formes, les scènes entrent en rapport les uns avec les autres, s'affectent les uns les autres, se comprennent sans rien forcer, sans rien imaginer, rien qu'en étant là, rien qu'en étant, tout simplement. C'est à mes yeux la plus haute expression du tout et du néant. Vide. Rien.

Propos recueillis par Francis Cossu et traduits de l'espagnol par Christilla Vasserot